l'eau débordée, en se retirant, a créé de grands étangs.

FAITS DIVERS

— Le grand établissement de teintures et apprêts exploité par M. Wallon au bord de la Seine, à Eauplet, (Seine-Inférieure) a été détruit, en grande partie, dans la nuit de jeudi par un formidable incendie, contre lequel les secours venus de toutes parts ont été impuissants. En vain, les pompiers de Rouen, avec leur nombreux matériel, ceux de la Mivoie et ceux de Bonsecours ont lutté contre le fléau. Leurs efforts n'ont réussi qu'à préserver les bâtiments annexes et les parties principales de la fabrique ne sont plus qu'un monceau de ruines. Les dégâts s'élèvent à 950,000 fr. environ. Ce qu'il y a de plus triste c'est que 150 ouvriers sont sur le pavé. A Eauplet, c'est une désolation. Près de cent familles, en effet, se sont vu enlever en quelques heures leur gagne-pain, et les voilà sans espoir de retrouver leur travail avant plusieurs mois.

Le feu a éclaté vers trois heures et demie dans les étendues parallèles au fleuve. L'alarme a été donnée par le veilleur. Les voisins, avertis par la cloche, sont arrivés et les deux petites pompes de la maison ont été mis aussitôt en batterie ; mais on bien vite reconnu leur impuissance et du renfort a été demandé, par télégraphe, à Rouen et à Bonsecours.

Des torrents d'eau ont inondé le foyer qu'on a réussi à circonscrire, et plus de 400,000 fr. de matériel, de marchandises et d'immeubles ont été sauvés.

La cause de l'incendie n'est pas encore déterminée. On croit à la combustion spontanée de pièces sorties récemment des sécheirs à vapeur.

Les pertes se décomposent ainsi : 3,000 pièces de coton, 250,000 fr. ; outillage, 400,000 fr; immeubles, 300,000 fr. Il y a assurance.

— UNE DISPARITION. — La femme d'un négociant du quartier des Arts-et-Métiers a fait avant-hier, au bureau du commissaire de police du quartier, une déclaration que nous résumons.

Son mari, très honorablement connu dans le quartier, avait disparu depuis deux jours.

Il était sorti après son dîner pour aller faire, comme d'habitude, sa partie de cartes au café voisin et n'était pas rentré, ce qui ne lui est jamais arrivé.

La disparition de M. X... était d'autant plus inquiétante qu'elle concordait étrangement avec la sortie de prison d'un de ses anciens employés qui avait été condamné à six mois pour vol commis à son préjudice et qui avait juré de se venger dès qu'il serait sorti de prison.

Cet individu est sorti de prison jeudi matin, et M. X.. a disparu le soir même. M. Aragon, commissaire de police, a ouvert une enquête et transmis son rapport au parquet, qui a chargé M. Macé, chef de la sûreté, de faire rechercher l'ancien employé de M. X...

De nombreux agents ont été mis en campagne.

M. X... est parti de chez lui sans emporter d'autre argent que celui renfermé dans son porte-monnaie, une quarantaine de francs, tout au plus.

Vaste association de faussaires.

On lit dans la *Gazetta del Popolo* de Turin, du 25 décembre :

» Nous recevons de Milan la nouvelle d'une arrestation importante opérée par un délégué et six agents de la sûreté publique de Turin. Les individus arrêtés devaient hier soir être conduits dans cette ville.

» D'après ce qu'on nous écrit, il s'agit de la découverte d'une vaste et puissante association internationale de faussaires qui commençait maintenant ses opérations à Turin, Milan, Gênes, etc., tandis qu'elle opérait sur une grande échelle en Suisse; en Amérique, en France et en Angleterre.

» Cette association se compose d'Italiens, de Français, d'Anglais, d'Américains, de Polonais, et avait pour but :

» 1. De falsifier les titres publics d'Angleterre, d'Amérique, de Russie, d'Italie, du Canada.

» 2. De receler les titres publics volés dans les pays sus-mentionnés.

» On soupçonne que de nombreuses valeurs soustraites lors de quelques-uns des plus fameux vols commis en Angleterre ont été précisément confiées à cette association internationale de faussaires.

» Il est, de même, constaté que les valeurs provenant d'un gros vol commis il y a peu de mois à Turin ont été recelées et vendues par un des affiliés de cette association.

» Cette association a, comme nous l'avons dit, des succursales dans les principales villes de l'Europe. Des chefs des sous-chefs, des agents et des commissionnaires, exécutaient leurs opérations criminelles simultanément en divers pays avec cette seule différence qu'en Italie ils vendaient de la rente française volée ou falsifiée, et en France, des valeurs italiennes ou de la rente russe et *vice-versa*. »

VARIÉTÉS

LONDRES

Qui essaye de décrire Londres, se trouve devant deux difficultés : D'abord, tout apprendre, tout dire à ceux qui n'y sont point allés ; mais le plus difficile c'est encore de rendre aux anciens visiteurs de cette ville incomparable, une sensation bizarre, opiniâtre, unique... *unique*, j'en atteste ceux qui ont gardé le souvenir de leur première arrivée à Londres

Henri Heine est de cet avis... et le témoignage de ce pénétrant observateur est, à notre avis, des plus décisits.

Quelle plume saura traduire l'âme de ce peuple morne et glacial, qui sillonne comme un troupeau d'ombres, cette ville longtemps sans quais, souvent sans soleil, aux sombres édifices estompant dans le brouillard, leur masse émergée d'un océan de suie, de vapeurs et de charbon ?

Dans cet air opaque et cet architecture inextricable se cache cependant l'âme de l'anglais, cet âme étonnante dont l'unité est faite des plus énergiques contrastes qu'ait vus le monde.

Vers la fin de 1855 (très peu de temps avant la mort racontée plus haut, du célèbre banquier-poète Samul Rogers) je tombai fort jeune encore, à la veille de Christmas, dans l'infini de Londres. Pour savoir et montrer combien Londres est grand, ce d'est pas assez de le déclarer plus vaste que Paris, d'additionner rues et maisons, de dire : Londres a quatre millions d'habitants.

Il ne suffit pas de l'avoir foulé en *excursionnist* à l'aurore tumultueuse d'une *exhibition*. Il faut y avoir résisté, — ce qui n'est pas permis à tout le monde — aux bruines mortelles de ses hivers ; il faut six mois durant, avoir entrevu, rejoignant les nuages, par les grises journées, le Dôme de Saint-Paul, la Tour du Parlement, et mille autres tours, mais non pas un autre Dôme !

Il faut s'être attardé quelquefois, passé minuit, dans l'inimaginable horreur de ses carrefours, et même de ses grandes voies et de ses alcazars funèbres.

Je ne dis pas que vous y trouverez toujours l'humanité sous un aspect fait pour vous consoler d'être homme. Au contraire, il faut plutôt attendre que vous en emporterez une tenace mélancolive assez justement comparable à la tristesse d'un homme qui se trouverait seul, au milieu de la plus sinistre des mers, sans la vue du ciel, sans le chant des flots.

Le sourire est une fleur inconnue aux rues glacées de Londres. Rencontrer un visage amical, donner et recevoir un cordial bonjour dans cet incessant va-et-vieni de fantômes humains, est une bizarrerie.

On se dit : la gloire, la renommée, le bonheur d'aimer, le plaisir de lire, sont des mots qui ne figurent pas sans doute au dictionnaire de cette nation, et il doit être pauvre et inconnu, celui qui a écrit ce dictionnaire.

On se demande avec l'ironie du découragement suprême : que pourrait-on bien inventer qui fasse retourner une de ces têtes tendues vers la Banque, vers le railway, vers le charbon ? — Où donc est né Shakespeare ? »

Voilà Londres.

Pourtant dans ce Londres infernal, en décembre 1855, il n'est pas une de ces têtes tendues, qui ne se fût penchée la veille au soir, où n'eût fait semblant de se pencher sur un livre nouveau, sur un livre de vers, poème issu de loin, et reçu en frère, honoré comme le roman plein de joie et de larmes du grand Dickens et comme la maîtresse histoire de lord Macaulay... populaire comme les récits de Sébastopol conquis l'été dernier.

Hé ! ne venons-nous pas d'esquisser ce contraste qui est le fond de l'unité anglaise : l'âpre poursuite du gain, le morne labeur des chiffres, ornés des fleurs roses et bleues de l'idéal.

D'une part, si l'anglais voit ses villes fumeuses et sombres encadrées dans la campagne la plus verdoyante et la plus rêveuse du monde, s'il peut aller entendre bramer les cerfs de Richmond et de Windsor, sous les chênes qui ont vu rêver Shakespeare et Pope, à trois heures de ces noires usines et de ces ruelles ou le soleil ne pénètre jamais, d'autre part ce même anglais voit son morne cerveau enveloppé de visions, de ressouvenirs et de croyances.

On peut dire que Londres symbolise exactement ce double courant : Londres *pandæmonium* d'affaires enserré dans une quarantaine de petites villes silencieuses et fleuries, où le plus noble lord et le plus obscur employé ont chacun leur hôme de *palais* et de *cottages*.

Nous n'avons pas encore nommé le livre, qui dans le milieu le plus defavorable — selon toutes les apparences, à l'épanouissement de la fleur de poésie, à mille lieues du sol qui l'avait vu naître, sut passionner ce Londres tragique, depuis les plus humbles logis, jusqu'aux hôtes altiers de ces *Seats*, de ces *Halls*, de ces *Lodges*, de ces *Parks*, ou resplendit la fleur du peerage.

C'était un poème indien intitulé : *The song of Hiawatha*, le chant de *Hiawatha*, par H. Longfellow.

Cependant, nulle palpitante actualité, pour parler la langue de nos libraires, ne plaidait en faveur de ces légendes, de ces traditions « *venues du pays des Ojibways, venues du pays des Dacotahs, et recueillies sur les lèvres de Nawadaha, le musicien, le doux chanteur,* »

C'était un spectacle charmant (j'y assiste encore par la pensée et par le cœur) celui de ces groupes de jeunes filles au visage mince, au regard profond, aux boucles blondes, écoutant sans surprise, et comme l'écho de leurs songes antérieurs, ces nouvelles aventures venues de si étranges et lointains pays.

Pour nous, à dix-huit ans, tout frais sorti d'un collège de France, nous étions introduit à la fois dans les secrets d'une langue et d'une poésie nouvelles, par ce livre d'un homme, jusque-là de nous inconnu, et dont le nom, depuis notre arrivée, vibrait sans cesse à notre oreille. Il nous semblait entrer, par une porte d'or, dans un monde de mélancolie et d'inspiration.

Ce n'est pas une petite excitation d'entendre souvent revenir le même nom, dans une langue que l'on ne comprend pas encore. Aussi, dans notre résidence en Angleterre, huit jours après notre débarquement sur le sol britannique, avant que nous fussions revenu d'un seul des nombreux étonnements de notre vie nouvelle, nous avions déjà entendu prononcer le nom de Longfellow, assez souvent et avec assez d'animation, pour être impatient de comprendre ce que l'on en disait. Cette satisfaction obtenue, il nous sembla que toutes les conversations *at home* et toutes les réunions auxquelles il nous fut donné d'assister, étaient autant de prétextes à la lecture et au chant des vers de Longfellow.

C'est ce qui nous décida à entreprendre avant tout autre livre anglais ce fameux *chant de Hiawalha*. Veuillez observer que le tiers environ de ce volume est fait de mots inintelligibles et même imprononçables pour nous, et qui ont, au jugement de l'auteur lui-même, exigé l'addition d'un petit lexique à l'usage de ceux qui ignorent que *kabibon' Nokka* veut dire : *le Vent du Nord*, et que *Baim-Wa-Wa* signifie *le tonnerre*.

Voilà, direz-vous, bien des embarras, bien des complications hostiles à la simplicité et à la jouissance de la poésie ! — Soit ; mais ils témoignent aussi de sa vertu native, lorsqu'elle en triomphe.

Elle en triompha pour nous ; car, malgré l'excessive abondance des mots indiens qui nous forçaient de recourir tous les dix vers au lexique final, nous fûmes charmé de ce frisson humain, mêlé au frémissement des branches, aux vibrations de l'air.

A cette époque, Longfellow était des des moins connus en France, si j'en excepte quelques rares articles de *Revues*, et la traduction de courts morceaux en prose dans nos journaux illustrés. Tandis qu'en Angleterre, tout le monde autour de moi savait par cœur, avec un ensemble qui ne saurait être comparé qu'à l'universelle popularité de certains proverbes (où, pour prendre un exemple chez nous, qu'à la vie pour ainsi dire naturelle de certaines fables de La Fontaine, douze ou quinze poésies de Longfellow.

Tout anglais dilettante a composé son petit air sur *Excelsior*. On apprenait à lire aux enfants dans *la ville assiégée*. Les jeunes gens exultaient au *Psaume de Vie*. Les veuves, dont le fils unique venait de mourir, pleuraient à *Résignation*.

Triomphe suprême du poète, il était lu par les femmes, j'entends les vraies femmes : c'est-à-dire les mères, les sœurs, les épouses. Bonheur que n'eurent de leur vivant ni Shakespeare, ni les autres, tout le monde le savait par cœur.

Au temps dont je parle, un succès ne nuisait pas à l'autre. Les derniers volumes de l'Histoire d'Angleterre par lord Macaulay, qu'une mort prochaine allait ravir à l'Europe affligée, venaient de paraître. Dès l'aurore les portes du libraire étaient assiégées, sans que rien pût faire tort à l'inépuisable vogue de Charles Dickens, dont la *petite Dorritt* paraissait alors en livraisons mensuelles, et suscitait dans certains groupes, d'ardentes récriminations étrangères à la critique littéraire.

Revue des Sciences

Montaigne a dit quelque part : « Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par notre maniement les choses qui, d'elles-mêmes, sont belles et bonnes; » *la morphiomanie*, ou ivrognerie de la morphine, est une preuve à ajouter à tant d'autres, de la vérité de cette pensée. Elle est venue grossir la liste des ivrogneries et ajouter ses méfaits à ceux de l'alcool, sans qu'on puisse savoir encore à quelle limite s'arrêtera cette passion nouvelle.

On sait que l'introduction des médicaments actifs au-dessous de la peau, à l'aide d'injections, est un progrès récent de l'art de guérir. Les substances trouvent, par cette voie, des facilités particulières pour être absorbées; elles agissent avec une grande rapidité et une grande sûreté, affranchies qu'elles sont de tout mélange, à l'inverse des médicaments confiés à l'estomac; on est prémuni contre les révoltes convulsives de cette organe, et enfin on n'intéresse pas sa sensibilité par des contacts agressifs. Cette pratique ingénieuse, préparée depuis longtemps, a été décidément introduite en médecine par le docteur Wood et vulgarisée chez nous par Behier, de regrettable mémoire. Aujourd'hui c'est une pratique usuelle; elle a même dépassé, au grand préjudice de la santé publique, les frontières de la médecine et elle est tombée entre les mains des malades qui en mésusent et qui en pâtissent.

Chez nous la *morphiomanie*, ou ivrognerie de la morphine, n'existe qu'à l'état de faits isolés; mais il est loin d'en être ainsi aux Etats-Unis, qui ont déjà leurs maisons de refuge pour les ivrognes de cette catégorie, en Angleterre où cette habitude a pris racine et en Allemagne où elle semble incroyablement répandue quand on songe que la pratique des injections de morphine est relativement toute récente. Un médecin allemand Levinstein, s'est attaché d'une manière spéciale à l'étude de la morphiomanie et lui a consacré une monographie volumineuse qui, traduite en français, vient d'arriver rapidement chez nous à la seconde édition. (1)

La morphiomanie est à la morphine, ce que l'ivrognerie ordinaire est à l'alcool c'est l'abus quotidien de ce médicament par l'appât des sensations célébrales qu'il procure, du soulagement qui en est la conséquence et aussi de la tyrannie de l'habitude.

L'ivrognerie de la morphine, à l'inverse de celle de l'alcool, se recrute à peu près exclusivement dans les classes riches et cultivées. Et cela se conçoit pour plusieurs raisons : les gens de cette catégorie ont généralement un tempérament nerveux, leur sensibilité est surexcitée, ils sont très-sujets aux névralgies et ont par suite des occasions fréquentes de se familiariser avec les injections de morphine; d'un autre côté, la prédominance de la vie célébrale chez eux leur donne des aptitudes spéciales pour goûter les impressions agréables que produit la morphine; enfin une délégation imprudente du médecin les habitue souvent à se faire eux-mêmes leurs injections, et à la faveur de cette facilité, ils glissent rapidement sur la pente de l'abus.

Les femmes sont moins exposées à cette ivrognerie que les hommes. Levinstein a constaté sur 100 morphiomanes, 82 hommes et 28 femmes. Le sexe féminin fournirait donc à la morphine, comme à l'alcool, un contingent proportionnel plus faible.

Un fait remarquable et qui montre combien la facilité que l'on éprouve à se procurer le matériel de ces injections : à savoir l'appareil et la solution de morphine, influe sur la production de cet empoisonnement chronique, c'est la fréquence hors de toute proportion, de la morphiomanie chez les médecins, les pharmaciens, les infirmiers, etc,. Levinstein fournit, à ce propos des chiffres démonstratifs. Sur 100 ivrognes de morphines il a compté : 32 médecins, 8 femmes de médecin, 1 fils de médecin, 2 diaconesses (sortes de Sœurs de charité protestantes), 2 infirmiers, 1 sage-femme, 1 étudiant en médecine, 6 pharmaciens, 1 femme de pharmacien ; soit en tout 51 individus sur 100 qui avaient sous la main les objets nécessaires à la pratique de ces injections.

Le point de départ de l'usage intempérant que l'on en fait est l'existence de douleurs plus ou moins vives d'un malaise persistant, de l'insomnie ; mais il arrive trop souvent que l'habitude survit à l'usage et que les malades, prenant goût à l'état cérébral que produit la morphine, se payent eux-mêmes de mauvaises raisons, si ce n'est de prétextes, pour persévérer dans une pratique qu'ils devraient au contraire abandonner au plus tôt.

Le temps qui sépare le début de cette habitude de la réalisation des effets lamentables qu'elle produit sur la santé est assez varaible. Les doses employées jouent ici un rôle moins important que la susceptibilité individuelle Levintein admet que c'est au bout de six à sept mois, plutôt plus que moins, que la morphiomonie apparait avec ses caractères bien accentues.

Les premiers temps de l'usage de la morphine n'offrent rien de particulier; il y a même une sensation de bien-être, de force accrue, due évidemment à la morphine qui exalte en même temps, dans une certaine mesure, les facultés intellectuelles et donne à l'esprit et au caractère les allures de l'épanouissement et de l'optimisme. Mais cet état n'existe bientôt plus pendant l'action même de la morphine, et dès qu'on renonce à cette substance il survient un état de malaise, de tristesse, de dépression, qui annonce déjà l'existence d'un excès et le despotisme d'une habitude. Bientôt se manifeste une période caractérisée par une série de désordres, plus ou moins graves, qui montrent qu'une atteinte profonde est portée à la santé : le malade est en proie à mille malaises d'une incessante mobilité; son visage devient pâle, d'une teinte grisacendré; il maigrit visiblement; sa peau est habituellement humectée de sueur et recouverte d'éruptions diverses; le regard est éteint, morne, timide; le pouls est petit, l'appétit languissant et capricieux ; il existe une insomnie plus ou moins opiniâtre, des troubles de l'intelligence, des hallucinations, de la morosité hypocondriaque, de l'affaiblissement de la volonté. Lorsque le morphiomane est dans cet état, lui injecte-t-on une quantité de morphine en rapport avec les doses auxquelles l'habitude l'a conduit, on assiste en quelques minutes à une transformation véritable : le morphinomane renaît, son œil s'allume, son teint retrouve un coloris relatif; il sort de sa torpeur et de sa tristesse, et il reste ainsi jusqu'à ce que cette surexcitation tombe par épuisement de la substance qui l'a provoquée. Il arrive enfin un moment où les doses de morphine doivent être incessamment et rapidement augmentées mais l'économie fléchit sous ces stimulations continuelles et le morphiomane, s'il n'a pas la force de se corriger à temps, finit par s'éteindre dans un état de marasme.

Toutes les ivrogneries sont difficiles à guérir et la tyrannie de la morphine n'est pas moindre que celle de l'alcool. Il y a plus elle a, dans la forme particulière d'excitation cerébrale qu'elle produit, quelque chose distingué, de plus intellectuel, de moins abject que l'alcoolisme, et le frein d'une dégradation consciente a moins de puissance pour arrêter le morphiomane sur sa pente. D'ailleurs, la privation de morphine cause plus de troubles chez un initié que ne cause chez un alcoolisant le passage de l'ivresse à l'état ordinaire, et les gens habitués à la morphine retombent plus souvent dans leur excès que les buveurs de profession. Un excès d'alcool laisse après lui la fatigue un peu d'hébétude célébrale et sensorielle, et c'est là tout ; un excès de morphine est suivi, quand a cessé l'action du médicament d'un trouble profond, avec angoisses, état de dépression pouvant aller jusqu'à la syncope, douleurs multiples et mobiles, tremblement de membres, parfois délire plus ou moins violent. Aussi doivent-on plus aisément encore ivrogne de morphine que d'alcool. Au reste, un excès en appelle souvent un autre, et il est des malades qui sont partis de l'abus de la morphine pour arriver à l'alcoolisme

Il est donc très difficile de guérir un morphiomane arrivé à un certain degré de son habitude, parce qu'on ne peut plus compter sur sa volonté, qui a faibli, et qu'on n'a d'autre ressource qu'une surveillance que l'ingéniosité des malades met souvent en défaut. On a vu des femmes adonnées à cette habitude se pratiquer des injections de morphine, et sans qu'on s'en aperçût, en causant, à table, au théâtre, et d'autres sujets se faire concurremment des injections d'atropine, et des injections de morphine, le premier de ces médicaments dilatant la pupille, le second le contractant et compter sur ces effets antagonistes pour marquer leur indocilité. Levinstein cite une foule de faits très curieux qui montrent que les serments d'ivrogne se valent, qu'il s'agisse de morphine ou d'eau-de-vie.

Les médecins qui se sont occupés de l'ivrognerie de morphine diffèrent d'opinion sur la conduite à tenir pour opérer le sevrage des morphiomanes. Les uns préconisent l'abstention brusque ; les autres la suppression lente et ménagée des injections de morphine, Levestein se range dans le premier camp et invoque en faveur de sa manière de voir ce double argument que, si les troubles produits par le sevrage brusque, sont plus violents, ils sont beaucoup moins durables qu'avec l'autre méthode et disparaissent au bout de deux à trois jours ; que la privation absolue fait moins souffrir le patient et l'expose moins aux récidives par défaillance de la volonté que le sevrage lent, dont les doses atténuées irritent, sans le satisfaire, le besoin de morphine. Je crois aussi que le *tee-totalism*, ou la privation complète, vaut mieux mais il faut, au lieu de supprimer toute stimulation cérébrale, en changer simplement la nature et permettre aux patients, comme moyen de leur faciliter la douloureuse transition, l'usage d'autres stimulants du cerveau : alcool, café, thé. Il faut évidemment diriger contre l'insommie et les douleurs qui inclineraient toujours le patient vers les récidives les moyens qui se rapprochent de la morphine quant à leur action et n'en ont pas les inconvénients.

Toute injection de morphine doit être faite par le médecin. Il faut, en tenant rigoureusement la main à l'observance par le pharmacien des prescriptions légales qui régissent le débit des substances vénéneuses et en obligeant les fabricants d'appareils à injections à n'en delivrer que sur prescription médicale, mettre à la diffusion de cette pratique pernicieuse une double et salutaire entrave. L'alcool nous suffit au delà : fermons notre porte à la morphine !

FONSSAGRIVES.

(1) Ed. Levinstein. La *Morphiomanie*. Paris. G. Masson. 1880.

NOUVELLES DU MATIN

Le barreau et les radicaux

Voici une nouvelle destruction à ajouter à la liste de celles que poursuit le parti radical : c'est celle de la corporation des avocats. Les feuilles radicales, irritées de la décision prise par le conseil de l'ordre du barreau de Paris, demandent toutes qu'on supprime les avocats. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient déjà offusqué les maîtres du jour en protestant contre les violences arbitraires et illégales des décrets.

L'enquête de Cissey

Les journaux qui ont poussé à l'enquête sur les actes du général de Cissey sont bien obligés de reconnaître que cette enquête aboutira au plus mortifiant des fiasco. Pour donner le change au public, ils affectent de s'en prendre à la commission d'enquête, et ils l'attaquent avec une grande violence.

NOUVELLES DU SOIR

Dîner d'adieu hier soir, chez Brébant, offert par la rédaction du journal *le France*, à M. Emile de Girardin.

M. Emile de Girardin part aujourd'hui même pour l'Italie. On sait que M. de Girardin quitte la France parce qu'il a peur de la Révolution. Il était si facile à l'éminent publiciste d'être un peu plus croyant et de ne plus se faire jadis l'allié des hommes qui l'effrayent tant aujourd'hui.

Le *Citoyen* publie la lettre suivante adressée à M. Louis Blanc.

« Monsieur le député,

» Conformément à votre désir je viens d'entenir M. le ministre de la démarche que vous aviez l'intention de faire auprès de lui, et j'ai mis sous ses yeux le texte de la note que vous avez bien voulu me confier.

» M. le ministre a immédiatement donné des ordres pour que M. Cipriani ne soit pas reconduit en voiture cellulaire à la frontière. Il pourra librement prendre le chemin de fer et ses amis seront autorisés à le visiter avant son départ.

» Ces instructions sont d'ailleurs conformes à celle que M. le ministre avait précédemment données car il n'a jamais donné l'ordre de faire transporter M. Cipriani à la frontière en voiture cellulaire.

» Recevez. etc.

» Le directeur du cabinet : F. GRAND.

Le citoyen Cipriani écrit à l'intransigeant pour protester contre son expulsion et se plaindre des traitements infligés aux étrangers qui ont versé leur sang pour la France.

Un nouveau match.

M. Slosson propose à M. Vignaux un nouveau match de billard, a jouer à Paris, Londres ou New-York : enjeu 5000 francs.

L'affaire Graux.

MM. Adrien de Brimont et Paul d'Aozac n'avaient pas encore reçu hier soir, la visite des témoins annoncés par M. Graux.

Petite bourse du 2 Janvier.

5 0/0, 119,65, 56 — Italien, 88,30, 65, 70, 71,70. — Turc, 12,25, 05, 07. — Egypte, 361,87, 360.93. — Banque ottom. 542.50, 540,62. — Chemins turcs, 37,50, 37. — Hongrois, 96 3/4, 5/8, 3/4, 19/32. — Extérieure, 21, 11,82. — Panama, 495.

Marché faible surtout pour les ottomanes.

Dépêches télégraphiques.

(Service particulier.)

Une nouvelle inquiétante

Paris 3 janvier

D'après les avis de Vienne la Porte refuse l'arbitrage, on assure que les puissances insisteront néanmoins à Constantinople et à Athènes en faveur de cet arbitrage seul moyen de prévenir un conflit dont les conséquences seraient incalculables pour la Turquie et pour la Grèce.

Ouverture des Cortès Espagnoles.

Lisbonne, 2 janvier.

Aujourd'hui a eu lieu l'ouverture des Cortès. Le message royal dit que les relations extérieures sont bonnes. Il remercie la nation, le gouvernement et les corporations étrangères qui se sont associés à la fête communicative de camoëns.

Les capitaux nationaux et étrangers ont afflué pour couvrir l'emprunt.

Le message parle ensuite de l'état des colonies, des finances et de l'administration.

Est-ce un fou ?

Constantinople, 2 janvier.

Le rapports des médecins conclut à la folie de Veli Méhémet, meurtrier du colonel Komaroff.

La guerre du Cap.

Capetown. 31 décembre.

Les troupes coloniales ont battu les Tambookies qui ont eu 80 hommes tués et deux blessés. Ces deux derniers ont été faits prisonniers.

Les troupes coloniales se sont emparées de 8,000 têtes de gros bétail et de 5,000 moutons.

Les troupes n'ont eu que 4 blessés.

Cork, 2 janvier.

Un nommé Daniels a été dangereusement blessé d'un coup de revolver. On croit que cette tentative d'assassinat doit être attribuée au fenianisme.

La guerre Chilo-Péruvienne.

Le ministre du Chili à Paris a reçu une dépêche officielle,, datée de Santiago, 30 décembre, lui annonçant que l'armée chilienne, forte de 26.000 hommes, occupe sans être inquiétée, la vallée de Lurin, à six lieux de Lima.

Bulletin du Commerce

Dépêches télégraphiques. — Service spécial

LAINES

Le Havre, 3 janvier, midi.

Le stock s'élève à 11,721 b. dont 1,265 b. Buenos-Ayres, ancienne tonte ; 747 b. Monte-Video, ancienne tonte et 171 nouvelle tonte, 561 b. dito avariées, 2,515 b. Espagne, 100 b. Russie 256 b. Chili et 33 b. Pérou.

Ventes publiques de laines coloniales

1re Série février-mars 1881. — Ouverture probable, le 15 février.

ARRIVAGES LE 1er JANVIER.

Port Philippe	11,182	Balles
Sydney	9,484	»
Adélaïde	7,216	»
Nouvelle Zélande	4,111	»
Van Diémen	—	»
Swan River	34	»
Total Australie	32,027	Balles
Cap de B. Espérance	16,788	»
Ensemble	48,815	Balles

COTONS

Le Havre, 3 janvier, midi.

Ventes 200 b. Le marché est calme et les disponibles fermes. Le terme est ferme : Janvier est tenu à 79, — il y a acheteurs à ce prix, avril-juin vaut 81.

Arrivages. — Le *Labrador* venant de New-York avec un chargement de 1738 b.; le *Friedlief* venant de Savannah avec 1,850 b ; l'*Obéron* venant de Galveston avec 434 b. sont entrés aujourd hui dans le port du Havre.

VILLE DE NAPLES

Conversion et unification des emprunts

de 1861-1868-1871-1875-1877

En obligations 5 0/0 garanties par le Gouvernement Italien

Le Conseil municipal de Naples, dans ses séances du 29 octobre, des 6 et 30 novembre derniers, a décidé de convertir les titres des Emprunts émis dans les années 1861, 1868, 1871, 1875 et 1877.

Suivant les accords intervenus entre la ville de Naples et le Gouvernement Italien, il sera procédé à l'Unification des dettes de la ville par voie d'échange des titres anciens contre des titres nouveaux garantis par le Gouvernement Italien aux conditions ci-après :

1° Les obligations nouvelles rapportent 5 0/0 d'intérêts par an, payables en Italie et à l'étranger par semestres les 1er janvier et 1er juillet sous déduction des charges fiscales.

2° Les coupures seront de 100, 200, 500 et 1,000 francs de capital amortissables en 99 ans, par tirages semestriels.

3° Le paiement des coupons et des titres sortis se fera en Italie en Lires, et en France en francs, dans les mêmes conditions de présentation des titres que la rente italienne.

4° Les porteurs anciens titres recevront, en échange de chaque obligation :

Emprunt 1861	fr. 18	06	rente nouvelle.	
— 1868	7		—	
— 1871	10		—	
— 1875	25		—	
— 1877	20		—	

Le prix du timbre sur les nouveaux titres sera à la charge des porteurs.

Les fractions inconvertibles et les différences de jouissance seront réglées en argent.

5° Les porteurs des obligations de 1868 et 1871 auront droit en outre à des bons spéciaux en représentation des avantages particuliers à l'amortissement de ces emprunts.

5° L'adhésion des porteurs représentant les 4/5 des obligations ne la Ville de Naples est indispensable pour l'obtention de la garantie du Gouvernement Italien.

6° Pour recevoir l'estampille constatant la demande d'échange contre les obligations garanties par le Gouvernement, les titres doivent être présentés avant le 15 janvier 1881 :

A Naples : à la Trésorie municipale, au Banco de Naples et à la Banque Napolitaine ; à Rome : à la Banque Générale ; à Florence : chez MM. Fratelli Du Fresne et Fréd. Wagnière et Cie, banquiers ; à Milan : à la Banque Lombarde de Dépôts et Comptes courants ; à Turin ; à la Banque de Turin ; à Livourne : à la Banque de Livourne et à la Banque Italienne de Dépôts et Comptes courants ; à Berlin : à la Direction der Disconto Gesteilschaft ; à Francfort ; chez MM Albert de Reinach et Cie, banquiers ; à Bruxelles : à la Société Générale pour favoriser l'industrie nationale ; à Genève ; chez MM. Odier et Cie et chez MM H. Maunoir et Cie ; à Anvers : à la Banque d'Anvers, et à Bâle : à la Banque Commerciale ;

A PARIS

Chez MM. EMILE ERLANGER et Cie ; et au CREDIT GENERAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier ;

A sa Succursale, 53, rue de Rivolie, et dans ses succursales de province.

LES SECRETS DE LA BOURSE

Pour faire des spéculations à coup sûr et pour doubler sa fortune deux fois par an.

Il faut être informé d'avance de tous les Syndicats qui se forment, de tous les coups de bourse qui se tentent, de toutes les valeurs que l'on veut faire monter de 100 ou 200 fr.

Les personnes qui veulent être instruites **en temps utiles** de tous les mouvements de bourse qui se préparent en secret, doivent s'adresser, par lettre affranchie

à M. PERILDS, 1, rue Scribe

Rémunération modérée et seulement en cas de succès

DISCRÉTION ABSOLUE GARANTIE

19165

MÉDECINE. Maladies de la gorge, de la voix et de la bouche, effets pernicieux causés par les traitements mercuriels et l'abus du tabac.—Faire usage des **Pastilles de Dethan** au sel de Berthollet. — *La boîte* : **2 fr. 50.**

Maladie de l'estomac et des intestins, digestions pénibles, manque d'appétit, aigreurs, renvois, vomissements, diarrhée, coliques, etc. — Faire usage des **Pastilles** et des **Poudres de Paterson** au bismuth et magnésie. — *Pastilles* : **2 fr. 50.** — *Poudres* : **5 fr.**

Appauvrissement du sang, faiblesse de tempérament, manque d'appétit, fièvres, maladies nerveuses. — Faire usage du **Vin de Bellini** au quinquina et colombo, fortifiant, digestif, fébrifuge et anti-nerveux ; il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la malacie ou les fatigues de toute nature. — *La bouteille 4 fr.*

DETHIN, pharmacien, 50, faubourg-Saint Denis, à Paris et principales pharmacies de France. 18878

GUÉRISON DE L'ASTHME

ET DE L'OPPRESSION

Par le Sirop antiasthmatique de **JANNIN**

Les médicaments employés jusqu'à ce jour contre l'asthme et l'oppression ont pu calmer les crises, mais non guérir la maladie. — Ce Sirop, administré avec le plus grand succès depuis dix-huit ans, apporte non-seulement un soulagement immédiat, mais amène la guérison.

Dépôt à Roubaix pharmacie Bataille, Contour de l'église St-Martin. 19106

Santé à tous. -- Adultes et Enfants

rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

DU BARRY, de Londres

Guérissant les dyspepsies, gastrites, gastralgies, phthisie, dyssenterie, constipation, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, phlegmes, nausées, renvois, vomissements, même engrossesse diarrhée, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression langueurs, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie reins intestins, muqueuse, cerveau et sang toute irritation et toute odeur fiévreuse et se levanti M. le Dr Routh, Médecin en chef de l'Hôpita-Samaritain des femmes et des enfants à Londres, rapporte : « Naturellement riche en acide phosphorique, chlorure de potasse et caséine — les éléments indispensables au sang pour développer et entretenir le cerveau, les neuts, es chairs et les os — (éléments dont l'absence aans le pain, la panade, l'arrow-root et autres drinacées, occasianne l'effroyable mortalité des enfants 34 sur 100 la première année et de beaucoup d'adultes se nourrissant de pain), la Revalescière est la nourriture par excellence qui, seule, suffit pour assurer la prospérité des enfants et adultes. B aucoup de femmes et d'enfants dépérissant d'atrophie et de faiblesse très-prononcées, ont été parfaitement guéris par la Revalescière. » Aux étiques elle convient mieux que l'huile de foie de morue. — 34 ans de succès, 100,000 cures y compris celles de Madame la duchesse de Castelstuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Dédé, etc.

Cure n° 98,614 : Depuis des années je souffrais de manque d'appétit, mauvaise digestion; affections du cœur, des reins et de la vessie, irritation nerveuse et mélancolie ; tous ces maux ont disparu sous l'heureuse influence de votre divine Revalescière. LEON PEYCLET, instituteur à Eynançes (Haute-Vienne).

Cure N° 99,625. — Avignon. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'épouvantables souffrances de vingt ans, d'oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. — BORREL, née Carbonnetty, rue du Balai, 11.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 1 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 2 kil. 1/2, 16 fr. ; 6 kil., 36 fr. ; 24 kil., 70 fr. Aussi *La Revalescière chocolatée*, en boîtes aux mêmes prix. Elle rend appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux personnes les plus agitées. Biscuits Antidiabétiques de Revalescière en boîtes de 4, 7, 16 et 36 fr. — Envoi contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco*. — Dépôt à Roubaix